



COURT CIRCUIT JAVANAIS

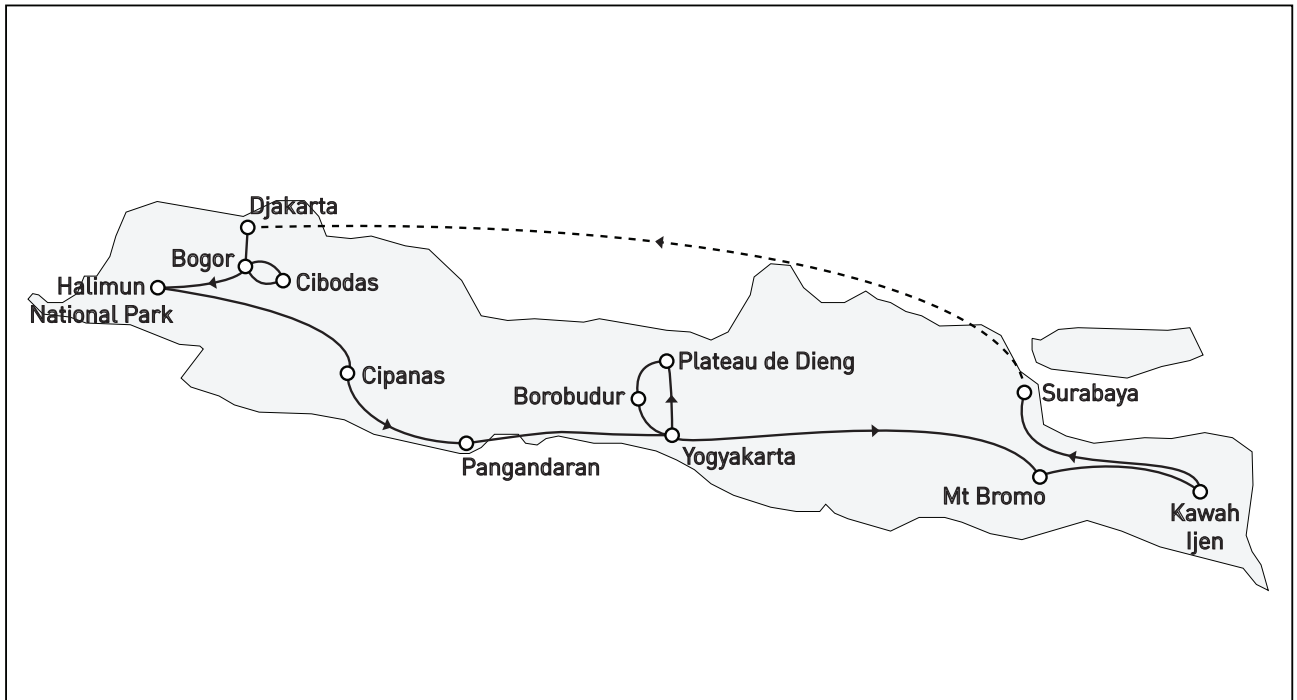
21 JOURS SUR L'ÎLE DE JAVA EN INDONÉSIE



Situation



Itinéraire



Jour 1

Djakarta

Arrivée à Djakarta en fin de journée après un vol plutôt long, 2 escales et plus de 15h de vol. Les paysages aperçus depuis le hublot de l'avion sont splendides, les 3 heures entre Bangkok et ma destination sont un vrai plaisir ; l'avion est quasiment vide et le soleil se couche sur Sumatra. L'approche finale se fait dans la nuit malgré qu'il ne soit que 18h30. J'obtiens très facilement un visa à ma descente d'avion. Un groupe de touristes pensait faire de même... un couple parmi eux, la dame n'a pas une nationalité qui donne droit à un visa à l'arrivée... l'agent lui suggère de se rendre à Kuala Lumpur afin d'en obtenir un... vite dit !

Je récupère mon sac et saute dans un taxi pour me rendre en ville. Le trajet a tout du jeu vidéo auquel j'aurais adoré jouer : une autoroute trois voies complètement bouchée, un taxi qui se faufile tant bien que mal. Ça passe parfois au millimètre. Puis le chauffeur augmente le niveau de difficulté : la bande d'arrêt d'urgence où circulent piétons, vélos et motos... lorsque la voie est dégagée, on fonce à 120 km/h (vu sur le compteur !) alors que tout le monde est quasi arrêté. Lorsque ça roule, il ne faut pas hésiter à couper les voies centrales pour gagner quelques secondes. Un détail pétillant ajoute de la gaité au rallye : chaque fois que le chauffeur freine, un bruit semblable à un cochon d'Inde que l'on écraserait est émis par la pédale de frein. Il nous faut tout de même 1h30 pour rejoindre l'hôtel, fortement ralenti par ce que l'on pourrait appeler un bouchon permanent ou une surcharge intense et définitive du réseau routier (chose confirmée les jours suivants...).

L'hôtel est très classe, dans les standards européens, cela me permettra de bien dormir et de me reposer du décalage horaire. Une bonne douche plus tard il est l'heure de manger et pour cela mon hôtel est stratégiquement installé près de la « backpackers road » selon mon guide LP. Expérience faite à Bangkok ou dans d'autres villes d'Asie, c'est un endroit bourré de gens comme moi (voir pire...) avec de la cuisine pas très locale et des tonnes de vendeurs en tous genres.

Eh bien je serai surpris ! Il s'agit en fait d'une rue très étroite, plutôt sombre. Malgré mon plan, je la rate au premier passage, avant d'hésiter à m'y engager après avoir fait demi-tour. C'est bien là... La rue est jalonnée de cafés et de restaurants discrets. Le voyageur se fait rare... quelques échoppes proposent des spécialités indonésiennes. J'opte pour une terrasse au hasard. Les « fried shrimps » ne sont pas servies ce soir, je me rabats sur une cuisse (minuscule mais néanmoins excellente) de poulet avec du riz. La bière locale est uniquement disponible en bouteilles de 0.75l. Ça fait beaucoup de bière me dis-je en dégustant mon poulet... cela fait du bien et la chaleur ambiante me suggère d'en reprendre une deuxième. Un groupe de voyageurs francophones suivent les infos sur TV5. Je termine la soirée plongé dans mon livre.

Jour 2

Djakarta

Bonne nuit de sommeil réparateur, dans un bon lit, avec de bons oreillers. Ce matin, je n'ai aucune envie de me lever et je sais exactement pourquoi : je pars vers l'inconnu total : Djakarta. Ville immense, quadrillée par des quatre voies, cité ultra polluée et ne débordant pas d'intérêts touristiques. Mon guide met en garde le visiteur quant la sécurité en ville. Elle est bonne mais il faut être vigilant. L'envie me manque furieusement...

A 9h30 je prends une grande décision : je vais manger le petit déjeuner à l'hôtel. Je reste ainsi dans ma bulle, protégé des assauts extérieurs. Petit répit... Le buffet est bien garni, mais hors de prix pour le pays. Tant pis !

L'heure de sortir approche... il faudra bien y aller un jour ou l'autre. C'est parti : direction Merdeka Square, immense parc avec au centre un monument kitch construit par le dictateur Suharto. Les gens croisés sont plutôt sympathiques et polis.

Ani me dit bonjour et engage la discussion. Il marche à mes côtés en me racontant qu'il est mécanicien, mais qu'il a perdu le travail qu'il occupait dans une grande entreprise japonaise. Il travaille maintenant dans un restaurant chinois. Aujourd'hui, c'est jour de congé, il se promène en ville. Son anglais est très certainement meilleur que le mien, il souhaite m'accompagner un moment, j'accepte, bien content de discuter un peu. Il me parle de sa ville et de son pays. Il est musulman et ne veut surtout pas être assimilé aux attentats de Londres qui viennent d'avoir lieu. Pour lui (et pour moi) c'est une bien mauvaise atteinte portée à l'image des musulmans. Il me guide jusqu'au marché local et là je commence à me demander comment je vais faire pour ne pas passer la journée avec lui. Nous nous promenons dans le marché ensemble, mais comme si il ressentait ce que je voulais, il m'indique au bout d'une ruelle que lui va à droite, moi je vais à gauche... je lui transmets mes remerciements et continue mon chemin.

La visite est d'autant plus compliquée que la ville est immense et n'a pas vraiment de centre. Je décide de me rendre à Kota, l'ancien quartier « Dutch », lorsque la ville s'appelait Batavia sous la colonisation hollandaise. Je monte dans un tuk-tuk vieux certainement de plusieurs décennies, « made in India ». La circulation est très intense, le soleil au zénith et je dégouline de sueur sous la bâche en plastique du triporteur.

Il ne reste plus grand chose de Kota la hollandaise. Un grand bâtiment, une place, tout autour des routes à voies multiples. Je marche vers le nord et l'ancien port. N'ai jamais trouvé le port, seulement le musée maritime... Dommage... Le musée s'avère relativement intéressant, surtout au niveau architectural : un ancien fort, trapu, tout en longueur. Les murs épais confèrent une fraîcheur bienvenue au lieu. Je le parcours tranquillement.

Un des seuls vestiges de la présence hollandaise est le Batavia Café, sur la place précédemment traversée. Cela vaut le détour : teck, teck et teck. Escaliers, volets et parquets, rien ne semble avoir changé... Serveurs vêtus de grands tabliers blancs... Le jus d'ananas (et la vue depuis le 1^{er} étage) sont salvateurs.

Demain je quitte Djakarta... oui, mais pour aller où ? Directement à l'est, vers Yogyakarta et Borobudur ? A Bogor, le Puncak pass et Cibodas ? La question me trotte dans la tête depuis ce matin. Ce sera Bogor et Cibodas, j'ai le temps de voyager tranquillement... Un taxi m'emmène à Gambier Station afin de consulter les horaires du train rapide pour Bogor : 9h33 ou même plus tôt si je suis debout à l'aube.

La fin de la journée est consacrée à quelques courses puis au sacro-saint apéro au Ya Udan bistro. Un passage au cybercafé et chez le coiffeur complètent une journée bien remplie.

Ce matin, en partant, j'ai repéré une échoppe préparant des brochettes. J'y suis repassé en rentrant, une dizaine de personnes s'affairent à embrocher des centaines de morceaux de viande. Malgré que l'un des cuistots ait fait tomber sur le trottoir une poignée entière de brochettes au poulet et remis le tout, le plus normalement du monde, dans son bac de destination, mon restaurant de ce soir est tout choisi. Je mangerai certainement du bœuf...

Hôtel Ibis Tamarin

Bonne situation, confort occidental...

Buffet petit déjeuner hors de prix (pour le pays), mais excellent !

44 CHF / 29€ par nuit, réservé par internet.

Jour 3

Djakarta – Bogor – Puncak Pass – Cibodas

Les brochettes de la veille, vite avalées dans l'échoppe surchauffée, m'ont largement sustenté. Je m'endors repu pour une bonne nuit de sommeil. Le train pour Bogor est à 9h33, réveil prévu à 7h30. A l'heure du lever, le train de 10h55 me semble largement plus approprié. Mais je suis réveillé et après une grosse hésitation, la raison l'emporte : 9h33 sera l'objectif. Déjeuner rapide au bistro apéro de la veille qui me semblait préparer de bons petits plats. Panne de courant, on ne sert pas à manger... Le buffet de mon hôtel conviendra parfaitement. Croissants, beurre, miel et café... Empaquetage rapide puis départ pour la gare que je rejoins en moins de 15 minutes. La ville semble vide... elle l'est... mais le trafic habituel s'est déplacé plus au sud de l'île, je le retrouverai plus tard dans l'après-midi...

A la gare, le guichet pour Bogor repéré la veille est le seul sans queue et pour cause : pas de train à 9h33, le suivant est à 10h52, la journée aurait pu mieux commencer ! Je me découvre alors des ressources incroyables (et inconnues jusque là) qui me permettent de prendre mon mal en patience. Deux heures d'attente pour un trajet de 45 minutes, 6 trains provenant d'une autre gare plus haut dans la ville qui passent à vive allure sur mon quai, sans pour autant s'arrêter. Ce sont les trains bon marché qui sont bondés en ce dimanche. Bogor n'est qu'une ville étape ou relais pour moi, je souhaite y prendre un bus pour Cibodas, village perché dans les montagnes environnantes.

Dès la descente du train, je suis vite repéré par un homme qui engage la conversation. Il connaît son baratin par cœur et arrive à me diriger dans le bureau de la « Tourist Information ». Ce n'est pas mon habitude de suivre un inconnu baratineur, mais dans ce cas :

1. Je n'ai pas la moindre idée de comment je vais pouvoir me rendre à Cibodas
2. Les abords de la gare sont un immense marché bondé de voyageurs, de commerçants et de clients occupés à leurs achats et je suis quelque peu perdu.

Arrivé dans ledit bureau, l'homme sort un cahier rempli de témoignages de mes semblables, puis me montre une quantité de photos... il me propose un tour « Eco Tourisme » de 4 jours et 3 nuits avec visite de parcs nationaux, découverte d'un volcan, marche à travers des plantations de thé et villages ruraux. L'offre est intéressante bien que chère (150€). Il faut être trois personnes minimum, il me dit que les prochains trains amèneront leur lot de visiteurs et qu'il trouvera deux autres personnes...

Moi je souhaite me rendre à Cibodas. C'est ce que je veux et pour cet hypothétique tour, eh bien nous verrons plus tard. Je laisse à mon interlocuteur mon numéro de téléphone portable et si il trouve d'autres personnes, il me tiendra au courant par SMS. Content de lui, il consent à m'expliquer comment rejoindre Cibodas.

Angkot (transports publics) n°3 jusqu'à la gare routière, puis prendre un minibus jusqu'à Cipanas et ensuite un transport en commun jusqu'à Cibodas. Facile ! Mais la route est encombrée ajoute-il...

A la gare routière : rien ! Cipanas ne figure pas dans le choix des destinations, ni Cibodas d'ailleurs. Le préposé aux tickets me guide vers des chauffeurs de taxi non loin de là. Cibodas, c'est possible en voiture, mais le prix c'est 250'000 Rp... cher... Je négocie et propose 150'000 Rp pour qui m'emmènera. Un chauffeur bourru et plutôt agressif pendant la négociation emporte le lot.

C'est parti. Le chauffeur s'appelle Martin, il devient extrêmement gentil et cordial aussitôt que nous avons quitté ses collègues agglutinés autour de moi pendant la discussion. Impossible d'évaluer le temps pour rejoindre Cibodas. Peut-être 1,2,3,4 heures. Le temps ne semble pas important, ce qui compte c'est les kilomètres parcourus et donc la quantité d'essence consommée. L'objectif du jour est de passer le Puncak Pass, col réputé pour ses plantations de thé et ses paysages inoubliables... Inoubliable, mais pas dans le sens où l'on peut se l'imaginer : dès la sortie de la voie rapide, la route permettant l'accès au col est bouchée. Deux files de voitures arrêtées.

Martin ne perd pas une seconde, marche arrière et retour sur l'autoroute... « Alternative road » me dit-il... Une route, à travers la campagne verdoyante, ne permettant pas vraiment de croiser, des virages serrés, des pentes raides, accélérateur à fond ! Le taxi se retrouve dans un village, traversée du marché bondé. Plusieurs passants maudissent mon chauffeur qui leur roule presque sur les pieds. Après un robuste gymkhana, nous rejoignons la route du Puncak Pass.

Le topo est clair : dans le sens de la montée, donc le nôtre, on avance à petits pas. Dans le sens de la descente, le trafic est stoppé et ceci jusqu'au sommet du col. Mais les conditions ne s'améliorent évidemment pas à la descente sur Cibodas. Un bouchon de 20km sur une petite route de montagne... Certes le paysage est intéressant, des plantations de thé soigneusement entretenues, les gaz d'échappements donnant certainement un goût particulier au thé produit ici.

En fait cette région est la porte de sortie de Djakarta vers le sud et la ville, les problèmes de la métropole se retrouvent ici, aujourd'hui. Il faut dire que j'ai mal choisi mon jour : un dimanche de vacances scolaires... cocktail bouchonné. Mais moi je vais toujours à Cipodas et mon guide LP est formel : endroit calme et peu visité.

Courte pause en haut du col pour déguster un maïs grillé en compagnie de Martin. Détail intéressant : lui mange son maïs de gauche à droite en l'entaillant de grandes lignes horizontales alors que je tourne mon épis afin de le grignoter régulièrement d'un bout à l'autre. Le résultat est le même : un repas vite avalé et un cure dents pour chacun.

J'ai reçu un SMS de Bogor dans lequel on me dit que « l' Ecotour » part demain à 10h, deux Suisses ont été amadoués de la même manière que moi à la gare... J'hésite...

En arrivant au carrefour pour Cibodas, la police ne laisse aucune voiture s'engager sur la route qui y mène, il y a déjà trop de monde là-haut. Je n'hésite plus et annonce à Martin que je rentre à Bogor le soir même avec lui.

Il me demande, sans grande conviction, si je suis d'accord de doubler le prix vu qu'il devra me transporter également au retour ! De toute façon, avec ou sans moi, il doit rentrer à Bogor... je m'empresse de lui expliquer la chose, il n'insiste pas.

Il propose que je me rende à Cibodas à pied, 4km de bonne montée puis de revenir au carrefour où il m'attendra. Nous rentrerons ensuite à Bogor ensemble. Je veux visiter ce village, mais pas y aller à pied, car compte tenu du bouchon qui nous attend, il faudra au moins 5 ou 6 heures pour redescendre en ville.

Martin stoppe une moto qui m'embarque pour une somme modique. Pendant ce temps, il gardera mes affaires dans son taxi et m'attendra au carrefour. Je lui donnerai 50'000Rp de plus pour l'attente.

Les quatre kilomètres à moto sont épiques, en fait nous longeons un bouchon de 4km constitué de voitures et de bus redescendant de Cibodas et son fameux jardin botanique. Littéralement arrêtés, les chauffeurs dorment, le moteur éteint, ça n'avance pas ! Une foule incroyable descend la seule rue du village. Dans un parking en contrebas, des dizaines de bus ont déversé leurs passagers. Mon conducteur se faufille à travers la foule à coups de klaxon. Me voici à l'entrée du jardin botanique.

Je passe la grille sans ticket et personne ne me demande rien. Les nuages sont accrochés aux montagnes proches et une bruine légère rafraîchit l'air.

Le jardin est envahi de visiteurs. Je débute la visite de bon pas car j'ai dit à Martin que je serai de retour après deux heures. J'ai décidé durant la montée à moto que je redescendrai les 4km à pied, il me faudra environ 45 minutes.

« Hello mister, how are you ? » semble être la phrase à connaître pour un autochtone. Je l'entendrai au moins 50 fois de la part de groupes de jeunes qui ne peuvent s'empêcher de rire dès que je leur réponds.

La visite est brève d'autant plus qu'il commence à pleuvoir. L'intérêt du jardin botanique me semble très limité. A l'extérieur, je traverse d'un pas rapide le marché où une foule d'Indonésiens font leur shopping. L'altitude et le climat semblent propices aux plantations potagères. Les fruits et légumes abondent et sont magnifiques.

Je descends la rue étroite et suis toujours salué par ceux que je croise par un « Hello Mister ». J'éprouve une certaine fierté lorsque je rejoins la file de bus et de voitures arrêtés en contrebas. Je les dépasse les uns après les autres.

Tous les voyageurs sont entassés dans des bus. Sous une pluie légère, je marche simplement et avance beaucoup plus vite. Mais la marche semble être catégorisée « activité étrange » dans plusieurs contrées d'Asie que j'ai visitées. Pourquoi marcher alors que l'on peut se déplacer en voiture, à moto, à vélo ou en bus ? Ici le temps n'a aucune prise sur les gens, à part sur moi peut-être.

Je rejoins Martin qui s'empresse de m'annoncer que nous sommes très chanceux. La police vient d'interdire l'accès au Puncak Pass depuis Bogor, en conséquence, nous aurons les deux voies pour rentrer. Etrange pays tout de même, imaginez que l'on ferme un col dans les Alpes, mais dans un sens seulement pour permettre aux voitures roulant dans le sens inverse de dévaler la pente à toute vitesse... ici c'est possible.

Le retour à Bogor prend moins de 2 heures sur une route tout de même bien encombrée, mais avec des bonnes possibilités pour mon chauffeur de changer de voie, dépasser par le bas-côté et faire quelques frayeurs aux motards qui se risquent à rouler à contresens.

Je rejoins Bogor, où l'homme rencontré à la gare m'a réservé une chambre au Firman Guesthouse. Je l'y retrouve, nous discutons longuement du programme des quatre jours suivants. Je tente également de négocier les prix, mais mon interlocuteur est rompu à ce genre d'exercice et cela augmente considérablement le niveau de difficulté.

Avant d'accepter sa proposition, je suis pris d'un intense moment de doute : soit je pars avec lui et les deux autres Suisses pour une découverte approfondie de West Java, mais avec de forts relents de tourisme organisé. Soit je prends un bus le lendemain pour Bandung et Centre Java. Mais j'ai le temps et je suis très curieux de voir ce qu'il me propose. Le programme est alléchant et le prix pas vraiment un problème. Au pire, si ce n'est pas à mon goût, je demanderai à être lâché quelque part pour reprendre ma propre route.

La guesthouse est sympa, les deux Suisses sont couchés depuis 19h. (au moins ils seront en forme demain...). Je décide d'avalier un repas rapide au café voisin.

Firma Guesthouse

55'000 Rp - Chambre simple avec mandi.

Petit déjeuner très léger inclus.

Cadre sympa, propice aux rencontres.

Mosquée à 20m et le muezzin commence son travail à 4h45, pour les lèves tôt.

Jour 4

Bogor – Hanimun National Park

Le rendez-vous avait été fixé la veille : 10h. devant la guesthouse. Aucun problème de réveil, nous sommes en terre musulmane et la ville s'anime dès 4h45 au son du muezzin.

Le déjeuner est rapide, le café immonde... Andum, l'homme de la gare, notre guide pour ces quatre jours, me promet que je mangerai à ma faim durant ce « trip ». Un saut à la banque histoire de réapprovisionner le porte-monnaie et c'est le départ.

Dans un minibus, nous parcourons les rues de Bogor et nous rendons chez un fabricant de marionnettes. Comme je m'y attendais un peu, le lieu doit figurer dans tous les circuits organisés de la ville. Heureusement, ce sera la seule fausse note de la journée.

Nous enchaînons avec la visite d'une fabrique de gong. Un vieil atelier crasseux, dans lequel une dizaine d'hommes torse nu, aux muscles fort impressionnants, forgent, à coups de pioche aplatie, les gongs encore difformes chauffés à blanc. Travail harassant, huit heures par jour, six jours par semaine.

Nous prenons maintenant la route du parc national Hanimun (prononcez « honeymoon »). A midi, nous faisons une halte dans une buvette de village où nous sont servies de délicieuses spécialités.

Ces quatre jours, je les passerai avec deux compatriotes germanophones (mais néanmoins sympathiques) : Corine, enseignante à Rapperswil et Naara, étudiante en anthropologie à Zurich. Corine est plutôt réservée, timide, voir un peu triste, Naara est plus joyeuse et j'ai grand plaisir à discuter avec elle.

Arrivée au milieu de nulle part... l'entrée du parc national, nous devons changer de bus, la route devient très mauvaise. Nous embarquons dans un véhicule hors d'âge, dépouillé de tout, excepté deux banquettes aux ressorts bien durs. La structure du bus, au niveau des fenêtres et du toit, a été renforcée avec des fers à béton. Si il ne pleuvait pas, nous aurions pu faire le trajet sur le toit. La route est chaotique, les paysages enchanteurs. Nous roulons à travers des rizières en terrasse et de petits villages d'agriculteurs. La pluie cesse et nous nous installons en toiture, la vue est impressionnante.

Nous nous enfonçons dans le parc et je commence à croire que je ne vais pas regretter mon choix. Sur le toit, il est vivement conseillé de se tenir vigoureusement à la galerie sous peine de se retrouver dans une rizière. En calant bien mes pieds, je peux sortir mon appareil photo et prendre quelques clichés.

Le chemin du retour devrait suivre la même piste dans le sens inverse, espérons qu'il fera beau et que je pourrai profiter de la vue. Pour l'instant la pluie s'intensifie et je ne resterai pas perché longtemps sur le toit.

Deux heures de piste accidentée, à moins de 15 km/h. Croisé un camion et quelques petits bus sur cette route où même notre bus doit se frayer un chemin tant la largeur est réduite. Nombreux lacets dans une forêt luxuriante puis descente vers les plantations de thé, immenses, à perte de vue.

Nous nous arrêtons. Quelques maisons en contrebas, entourées de rizières plantées de jeunes pousses. Nous chargeons nos sacs et descendons vers le village. Une petite maison blanche en bois, au centre, sera notre gîte pour deux nuits. Cette maison qui appartient aux villageois peut accueillir jusqu'à 6 personnes dans trois chambres minuscules, mais dans lesquelles il y a tout de même un lit double ! On n'en attendait pas tant ici... Les filles ont l'honneur du choix de chambrée. Dix bonnes minutes d'inspection minutieuse leurs permettent (enfin) de choisir celle qui leur conviendra le mieux.

Les chambres sont disposées autour d'une grande pièce centrale, ouverte sur un large balcon dominant la rivière et les rizières à peine vertes. En arrière plan une jungle épaisse. Simple et beau.

Je ne tiens pas longtemps en place et avant la nuit, je m'aventure dans les collines environnantes plantées de thé. Décor féérique, l'humidité très présente forme, par endroits, des nuages de brume. Je traverse un autre village dans lequel un sourire et un petit « hello » de ma part font le bonheur des grands et petits.

De retour, un repas somptueux m'attend : riz, nouilles, poulet, tofu, soja, légumes et omelette, le tout agrémenté de sauces tout bonnement excellentes.

Andum aime rire et raconter blagues, tours de magie et devinettes glanées tout au long de ses périples. Nous nous amusons beaucoup. Nous essayons de découvrir ses tours, n'y arrivons pas et rions de plus belle...

Demain, belle marche à travers les plantations de thé. Tout le monde est « réduit » avec l'extinction du générateur à 22h.

Family Homestay - Citalahab

Confort excellent pour un endroit pareil, mais difficilement accessible par soi même

Mandi avec un trou dans le sol et une grande bassine d'eau.

Andum (mon guide)

Organise des EcoTours depuis Bogor

Tél mobile +62 8 121 320 359

dumyadi@yahoo.com

Jour 5

Parc National Hanimun

Réveillé naturellement à l'aube par les rayons de soleil traversant la minuscule fenêtre de ma chambre. J'ai passé une nuit calme et reposante, mais quand même sous deux couvertures. Dans ces montagnes, dès la nuit tombée, la température chute rapidement, un pantalon et un bon pull deviennent des vêtements indispensables.

Le petit déjeuner est un véritable plaisir, comparable à celui procuré par le repas du soir précédent. Nombreux plats, dont de succulents beignets de banane.

Nous entamons la marche prévue aujourd'hui sous un soleil jouant avec les nuages. Nous remontons la route vallonnée, suivant le relief couvert de luxuriantes plantations de thé.

En chemin, nous pouvons apercevoir des hommes et des femmes occupés à cueillir les précieuses feuilles. Chacun porte sur son dos un énorme sac qu'il remplit durant sa dure journée de labeur.

Nous suivons la route jusqu'à une fabrique de thé, perdue au milieu de nulle part.

Minimum deux heures de route très mauvaise et étroite... comment croire qu'une usine ait pu être construite ici ?

Après une heure de marche, et après avoir croisé plusieurs autres groupes de cueilleurs de thé, nous atteignons d'immenses bâtiments perchés au sommet d'une colline. L'usine est récente, 30 ou 40 ans, les machines le sont également. Tout a été amené ici en camion. La visite permet de comprendre pourquoi elle est située au cœur de plantations : le produit fini représente une quantité infime par rapport au produit de base.

L'usine fonctionne à plein régime et nous pouvons suivre la « chaîne du thé » : les feuilles sont d'abord séchées, puis broyées avant la fermentation. Vient ensuite le séchage, le tamisage et enfin le conditionnement en sacs de 50kg. La plantation est la plus grande de West Java.

Nous reprenons notre marche sur les étroits chemins qui parcourent les plantations. Un court arrêt au milieu du village voisin, habité par les employés de l'usine et de la plantation, nous donne l'occasion de goûter à une excellente pâte de riz mélangée à du sucre de canne. Cette pâte, qui ressemble à une mélasse épaisse, est brassée dans une grande casserole sur le feu de bois par trois hommes torsos nus, aux muscles encore une fois impressionnants.

La mélasse est ensuite découpée en fines tranches qui sont à leur tour grillées légèrement sur le feu. Un vrai délice.

La randonnée se poursuit et deux heures plus tard, nous atteignons un petit village au cœur des rizières. Des enfants jouent devant les maisons, c'est encore les vacances scolaires. Pause bien méritée avant de poursuivre jusqu'à une cascade et un bon bain rafraîchissant. C'est un vrai bonheur de se débarrasser de ses habits transpirants pour plonger dans le petit bassin au pied de la cascade.

De retour au village, à quelques centaines de mètres de là, nous avons à nouveau droit à un excellent repas, immédiatement suivi d'une bonne sieste pour toute notre petite troupe.

Durant ce trip de quatre jours, nous sommes accompagnés de Andum, l'homme de la gare, mais également de Apip guide assistant et excellent cuisiner. Partout où nous nous rendons, nous sommes aussi accompagnés d'un guide local, afin que notre venue profite à tout le monde. Aujourd'hui, un homme du village dans lequel nous dormons, nous conduit à travers les collines du parc national.

Pendant que tout le monde se repose, je joue avec les enfants et leur apprends le tire à la corde, ou plutôt le tire au bambou. Une ligne au sol à ne pas franchir, moi à une extrémité du bambou, les enfants du village à l'autre. Nous rigolons beaucoup et malgré qu'ils soient tout petits, ils ont déjà beaucoup de force. Je suis bon joueur et nous gagnons chacun à notre tour...

Le chemin du retour est une balade fort agréable à travers les théiers, cela ne nous empêche pas d'être contents de rentrer à notre « homestay ». Un plongeon dans la rivière pour le dégrassage et le rafraîchissement, la soirée continue avec, comme depuis deux jours, un excellent repas et de grandes discussions.

Family Homestay - Citalahab

Confort excellent pour un endroit pareil, mais difficilement accessible par soi même

Mandi avec un trou dans le sol et une grande bassine d'eau.

Andum (mon guide)

Organise des EcoTours depuis Bogor

Tél mobile +62 8 121 320 359

dumyadi@yahoo.com

Jour 6

Parc national Hanimun / Cipanas

Cette journée commence à nouveau à l'aube. Les beignets de bananes sont nettement moins digestes que la veille : 1,5 cm d'épaisseur, 20 cm de diamètre et trois rondelles de banane qui se courent après à l'intérieur, le reste constitué d'une pâte lourde. J'ai l'estomac solide et ne me laisse pas démonter, le tout est avalé en quelques secondes.

Nous marchons tranquillement dans la forêt afin de rejoindre l'entrée du parc, près de laquelle la coopération japonaise a construit un échafaudage haut de 50m, permettant d'atteindre la cime des arbres. Du sommet, on peut suivre un chemin de ponts suspendus, allant d'un arbre à l'autre. Cette construction est utilisée pour la recherche scientifique.

L'accès est restreint, mais nos guides obtiennent le droit (comment ?) que nous grimpons au sommet. La montée est vertigineuse, au sommet la vue sur la canopée est imprenable.

La route est longue aujourd'hui et nous devons rapidement rejoindre le bus sans âge déjà utilisé à l'aller. Le soleil est cette fois au rendez-vous et nous grimpons, Naara, Corine et moi sur la galerie. La route est sinueuse. Les fesses, posées sur une planche, les mains et les pieds cramponnés à l'armature métallique, en prennent de sacrés coups.

Nous retraversons d'abord la jungle épaisse, il faut sans arrêt être sur ses gardes afin d'éviter les lianes et les ronces qui pendent des grands arbres. Puis c'est une longue vallée dans laquelle nous traversons plusieurs villages. Des dizaines d'enfants sortent de nulle part, saluant de la main. Sur un « hello mister », ils nous offrent leur plus beau sourire.

Dès que nous avons rejoint la route goudronnée, nous changeons de transport pour un minibus presque neuf, nettement plus confortable. L'après-midi est passé sur la route, en direction de Cipanas, petit village situé à quelques kilomètres de Garut. Au pied de la montagne, le village est réputé pour ses sources d'eau chaude.

Les chambres des guesthouses de Cipanas sont directement liées aux sources chaudes. Dans la salle de bains de ma chambre, m'attend une baignoire, rudimentaire certes, où coule un flot continu d'eau chaude. Pour atteindre la température idéale, il suffit de boucher le tuyau d'eau chaude et de déboucher celui d'eau froide pendant quelques secondes.

Je profite d'un bon bain avant le repas du soir. Celui-ci est vite avalé dans le restaurant d'en face. Nous mangeons les trois, comme à chaque fois, Andum, Apis et notre chauffeur disparaissent mystérieusement, préférant sans doute manger entre eux.

Nous décidons d'aller boire une bière, mais dans ce petit village musulman, l'alcool ne figure sur la carte d'aucun établissement. Le seul bar ouvert, capable de nous abreuver est celui d'un grand hotel voisin. Il fera l'affaire. Nous nous installons dans un petit pavillon sur l'eau où nous sommes assis sur le plancher et sommes servis sur une table basse.

Corine semblait compliquée, cela se confirme : elle ne boit que du vin, pas de bière. Le vin inconnu ici évidemment. Elle se rabat sur un Coca Light... existe pas non plus... elle finira avec un verre d'eau... rempli de glaçons... son estomac le paiera le lendemain !

Corine n'est pas très loquace, Naraa est beaucoup plus ouverte et sympa, nous discutons longuement. De temps à autre, je perçois de l'énervement chez Naara quant au comportement de sa co-voyageuse, cependant elles semblent s'entendre à merveille.

De retour à la guesthouse, je profite pour prendre, dans mon « jacuzzi » de fortune, un bain nocturne avant de m'endormir profondément.

Hôtel Tirta Merta

A l'entrée de Cipanas, sur la rue principale, à droite.

65'000 Rp - Chambre double avec mandi.

« Jacuzzi » directement connecté aux sources d'eau chaude.

Jour 7

Cipanas – Pangandaran

Petit déjeuner matinal, à l'image de l'activité locale, dans la gargote de la veille qui est déjà ouverte aux aurores. Puis départ vers un volcan actif, le Papandayan. Je me réjouis énormément : le premier volcan de Java sur lequel je pourrai grimper. Je garde d'excellents souvenirs des volcans de Bali, escaladés de nuit, il y a plusieurs années avec mes parents.

Des nuages sont accrochés au sommet du Papandayan, du pied de la vallée nous ne voyons qu'une montagne ressemblant à toutes les autres, coiffée d'un chapeau blanc. La route sinueuse grimpe à travers cette vallée étendue où les plantations maraîchères occupent tout l'espace cultivable. Tomates, choux, piments, pommes de terre... les dépôts volcaniques des éruptions précédentes sont une terre très fertile.

La route permet d'accéder relativement haut sur le volcan, ensuite, une marche de deux heures permettra de rejoindre le sommet. Au départ de la randonnée, nous avons atteint la masse des nuages et la température est plutôt fraîche. Nous partons avec un guide local sur les pentes du volcan. Nous montons, à travers un paysage lunaire, sur l'un de ses flancs. Cela ressemble à un désert de pierres de sable, entrecoupé de ruisseaux descendant vers la vallée. La visibilité est réduite et on ne voit jamais à plus de 100m. Très vite nous entendons le volcan : un bruit similaire à celui d'un réacteur d'avion au décollage. La pente du volcan est parsemée de mini cratères, desquels s'échappe une vapeur de soufre formant une croûte jaune cristalline.

Par moments, le vent déplace les nuages et nous permet d'entrevoir l'extrémité d'un petit lac d'une cinquantaine de mètres, qui s'est formé dans un cratère plus important. C'est un lac d'eau chaude comme j'en ai vu en photo en Islande, un bleu très clair, intense, comme si on avait ajouté de la peinture blanche à l'eau.

Nous redescendons de quelques dizaines de mètres pour nous approcher des soufrières. L'air devient moins pur, chargé en vapeur de soufre. Notre guide arrache quelques cristaux de cette matière jaune afin que nous puissions les observer de près.

Enfin nous redescendons, non sans que je m'étonne de ne pas avoir vu « le » cratère. Selon ma conception du volcan, il s'agit d'un cône percé, au sommet duquel on peut observer le cratère. Pas tous les volcans, me dit notre guide, celui-ci est en fait une montagne parsemée de plusieurs petits cratères et lors d'une éruption, c'est le sommet de la montagne qui se fissure, laissant s'échapper la lave en direction de la vallée.

Nous reprenons la route en direction du sud et de l'océan. Nous nous arrêtons pour un repas original. Buffet nous avait dit Andum. C'est en effet une longue table à laquelle au moins 40 personnes peuvent

prendre place. Le milieu de la table est occupé par des dizaines de plats différents, qui semblent tous meilleurs les uns que les autres. On commence par se laver les mains, ici nulle trace de fourchette ou cuillère. Ensuite, chacun prend une assiette, se sert de riz puis s'assied où il y a de la place. Magnifique palette de saveurs indonésiennes, nous puisons allègrement dans tous les plats.

En y regardant tout de même de plus près, j'évite de me servir de certains plats à la texture ou l'odeur suspecte. Corine est malade... les glaçons de la veille... tant pis pour elle. En partant, Andum nous demande ce que nous avons mangé afin de pouvoir régler l'addition. Ici on ne paie que ce que l'on mange... mais comment se souvenir du nombre de brochettes, de boulettes de viandes, de portions de légumes et autres mets délicieux engloutis ?

Avant l'étape finale, au bord de l'océan Indien, nous faisons une nouvelle halte dans un village « primitif » selon nos guides. Il s'agit en fait de gens originaires de la région qui vivent dans un village traditionnel, en conservant une vie à l'ancienne. Bien que le village soit au programme de plusieurs circuits touristiques, la beauté du lieu force l'admiration. C'est un réel plaisir de déambuler dans les ruelles étroite du village, noyé au milieu des rizières. Je regrette que mon appareil photo ne fonctionne pas à ce moment.

Les quatre vingts derniers kilomètres de notre périple, la circulation est dense, des motos dépassent par la droite, par la gauche, à vive allure. La longue file de voitures s'arrête, sous nos yeux, trois voitures plus loin, un accident. Une moto qui dépassait notre file par la droite (en Indonésie on roule à gauche) a percuté un 4x4 venant en sens inverse. Calé au fond de mon siège, à l'arrière du minibus, je vois la moto, un corps, nous avançons, puis j'aperçois un deuxième corps, celui du passager, porté à bout de bras au bord de la route. Morts tous les deux sur le coup.

Images terribles et marquantes. Pas pour notre chauffeur qui continue sa route, pied au plancher, dépassements dignes des grandes courses-poursuites du cinéma. Nous arriverons sains et saufs à Pangandaran, mais peu rassurés au vu des trajets à venir.

L'océan Indien. Andum nous recommande un bon hôtel dans cette station balnéaire sur le déclin. Les chambres sont belles et confortables, il y a une piscine et la mosquée est à l'autre bout de la ville. Les prix négociés par nos guides défient toute concurrence. Nous sommes au bord de l'eau, et c'est donc tout naturellement que je vais manger un plat géant de crevettes oyster sauce. Attablé à un restaurant non loin de l'hôtel, je me retrouve seul, pour mon plus grand plaisir.

Hôtel Sandaan

60'000 Rp - Belle chambre avec salle de bains.

Demi-pension incluse (pas testé).

Piscine, hôtel calme, personnel serviable.

Jour 8

Pangandaran

Grasse matinée... jusqu'à 9h. L'endroit est calme, donc propice à cela. Petit déjeuner dans l'un des nombreux restaurants bordant la plage. Le groupe de hollandais qui occupe la salle du petit déjeuner de mon hôtel me dissuade facilement de ne pas le prendre en leur compagnie.

Je découvre l'immense plage de sable noir qui fait face à l'hôtel. Quelques surfeurs profitent des vagues, mais l'endroit semble désert bien qu'une importante infrastructure touristique existe ici. Le long de la plage, des centaines d'échoppes, des warung (petits restaurants), de vendeurs en tous genres. Les touristes présents, essentiellement locaux, sont en nombre réduit. Cela se confirme au fil des rencontres, le serveur du petit déjeuner, le tenancier du cybercafé, le loueur de vélos... la haute saison est là, mais il manque cruellement de visiteurs. Les occidentaux se montrent peu nombreux suite aux coups durs que l'Indonésie a subis ces dernières années : crise asiatique en 1997/1998, attentats de Djakarta et Bali en 2000 et 2002 et enfin le tsunami de 2004. Même si la région n'a pas été touchée par ce dernier, le tourisme peine à relever la tête.

Echoués sur le sable, des centaines de bateaux à balancier. Leurs propriétaires sont essentiellement des pêcheurs, mais certains se sont reconvertis en bateau taxi pour les visiteurs qui désirent se rendre sur certaines plages inaccessibles à pied. Bateaux à perte de vue, couleurs chatoyantes.

Sur le chemin du retour, je loue un vieux vélo anglais, sans freins ni vitesses, mais qui sera plus adapté pour se déplacer dans le village et alentours. Plongeon rapide dans la piscine de l'hôtel et, entre deux averses, je pars visiter le parc national de Pangandaran. D'un parc national, cette forêt clairsemée n'a pas grand-chose : quelques arbres entrecoupés de larges chemins carrossables où l'on croise motos et vélos traversant les immenses flaques laissées par les orages de la nuit. Sous-bois jonchés de déchets. La partie du parc ouverte au public ressemble à un terrain vague entre deux plages souillées.

Un violent orage s'abat sur le village au moment où je m'apprête à remonter sur mon vélo. Je me réfugie sous une cabane de pêcheur. On me propose du tabac roulé, je refuse bien que l'odeur du clou de girofle ne soit pas déplaisante. Quelques pêcheurs restés à bord de leurs embarcations pour écoper provoquent l'hilarité de leurs collègues restés à terre sous la cabane. Des trombes d'eau s'abattent sur le port.

L'orage passé, je remonte sur mon vélo. A quelques centaines de mètres, les warung du port présentent de magnifiques étalages de poissons. On choisit son repas parmi les crustacés, fruits de mer, petits et gros poissons, un détour par la balance, le prix est annoncé et le cuisinier embarque le tout dans sa minuscule cuisine à l'arrière. Trois minutes plus tard, le festin est servi. Les gambas sont exquis.

Après de longues hésitations, je décide de quitter cette station balnéaire le lendemain. Malgré les excellents produits de la mer dégustés ici, rien ne retient une attention particulière. Je récupère ma lessive donnée ce matin à 11h, elle est prête et repassée alors qu'il a plu la moitié de l'après-midi !

Je retrouve Corine et Naara après le repas pour boire un verre au bord de la plage puis vais rendre plus tôt que prévu mon vélo loué pour deux jours. Je ne paie qu'un jour à son propriétaire, visiblement heureux de retrouver sa monture.

Hôtel Sandaan

60'000 Rp - Belle chambre avec salle de bains.

Demi-pension incluse (pas testé).

Piscine, hôtel calme, personnel serviable.

Jour 9

Pangandaran – Yogyakarta

J'embarque à bord d'une voiture qui doit me conduire à 15 kilomètres de là pour prendre le bateau pour Cilacap. Au port, je rejoins une vingtaine de voyageurs qui attendent comme moi le bateau. Beaucoup de francophones. On nous demande de laisser nos sacs dans un minibus qui se rendra par la route à Cilacap. Je suis pris de doute et me demande bien quel bateau va nous transporter à destination. Je m'attendais à une ligne régulière de ferry, mais point de ferry à l'horizon, point de guichet, point d'Indonésiens prêts à embarquer.

Je me demande si je ne ferai pas mieux de monter dans le bus des bagages ; de toute façon nous allons au même endroit puisqu'il nous récupérera là-bas... Il s'en va, sans que j'aie décidé quoi faire. A peine le bus parti, on nous demande de grimper sur un petit bateau long de 6 mètres, avec des bancs en bois et un puissant moteur diesel à l'arrière.

Dès que le moteur est mis en marche, je regrette mon choix. Quatre heures de croisière assourdissante, durant lesquelles il faudra hurler pour se faire entendre de son voisin. Le niveau de l'eau est élevé à cause des pluies des jours précédents, il faut manoeuvrer pour éviter les troncs et autres matériaux flottants charriés par la rivière.

La pluie s'invite à la croisière et la bâche suspendue au-dessus de nos têtes ne peut protéger tout le monde. Mon voisin me demande en anglais combien de temps va durer la descente de la rivière... à son anglais, je devine facilement qu'il est français et nous engageons la discussion sur fond de moteur diesel.

Antoine est à la retraite et voyage seul, ce qui lui permet de voyager souvent. Il m'énumère les endroits dans lesquels il s'est promené cette année : Argentine, Mexique, Egypte, Tunisie et maintenant il passe deux mois en Indonésie. Il connaît bien l'Afrique pour y avoir travaillé de nombreuses années. Nous profitons de ces longues heures pour échanger quelques impressions sur le continent noir.

Après trois heures de navigation inintéressante et ennuyeuse, nous accostons au port de Cilacap. Le batelier nous débarque et puis plus rien, plus personne. Pas de bus, pas de sacs. L'attente commence, le batelier est reparti. Une heure, puis deux. Les questions fusent à l'intérieur du petit groupe qui s'est établi sous l'avant toit d'un warung. Accident de voiture ? Vol organisé de touristes ? L'attente s'allonge et les deux familles avec petits enfants commencent à s'impatisser, surtout qu'il nous reste 5h. de route jusqu'à Yogyakarta.

Mes compatriotes germanophones ont pris le même « ticket » que moi. L'attente est l'occasion de longues palabres avec Naara. Et puis, le numéro de téléphone de l'agence qui organise le transfert

est retrouvé sur le reçu établi en échange de notre paiement. Un coup de fil pour apprendre que les minibus nous attendaient dans un autre port... Quinze minutes plus tard tout le monde est rassuré lorsque nous embarquons, avec tout de même trois heures de retard.

On aurait pu s'y attendre : le chauffeur semble vouloir rattraper le temps perdu, il double aussi souvent qu'il le peut. Fréquemment, c'est à quelques mètres que tout se joue et j'imagine plusieurs fois que nous allons finir dans l'avant d'un camion ou d'un autobus. Malgré nos injonctions, le style de conduite ne change pas. Pire, cela se complique, la nuit est tombée et il faut se fier aux phares des autres véhicules. Notre chauffeur ne cesse pas pour autant sa course infernale.

Nous rejoignons enfin Yogya en début de soirée. Le bus me déposera à l'hôtel de mon choix. Je n'arrive pas à me décider et sors du bus au dernier stop, avec les derniers voyageurs, une famille belge qui a réservé un hôtel repéré dans le Routard. L'hôtel Perwista Sari est au centre du quartier dans lequel je souhaitais m'installer, il s'avère être une excellente adresse. Mon sac à peine déposé dans ma chambre, je saute dans la piscine. Moment de détente après une longue journée et un trajet harassant.

Je m'endors presque au restaurant situé à quelques encablures de là. Je n'ai aucune peine à trouver le sommeil une fois dans mon lit.

Hôtel Perwista Sari

sur Prawiro Taman I

50'000Rp - Chambre simple avec salle de bains.

Piscine / petit déjeuner inclus / clame et bien situé

Jour 10

Yogyakarta – Plateau de Dieng

Ce matin, j'hésite sur le programme. Je veux aller au plateau de Dieng, mais un jour à Yogya me conviendrait aussi et cela me permettrait de préparer le trajet jusqu'à Dieng. Renseignements pris dans une agence de voyage avant le petit déjeuner, la location d'une voiture avec chauffeur est hors de prix. Le petit déjeuner est encore sujet à réflexion. Petit tour dans une autre agence où l'on répond que le plus simple, c'est les transports publics. Il faut prendre cinq bus différents, pour cinq heures de route, mais en théorie c'est très simple, dicit la préposée au comptoir. La réceptionniste de mon hôtel confirme ces informations. La matinée est déjà bien entamée, mais qu'à cela ne tienne, je prépare un petit sac pour trois jours et me voilà parti seul à la découverte du centre de Java.

Etape 1, se rendre à la gare routière de Yogya avec les bus publics. Attention aux pickpockets m'a averti mon hôtelier. Je suis seul dans le bus... aucun souci. Arrivé à destination, on m'indique facilement le premier bus que je dois prendre pour Magelang. A peine installé, le bus démarre. La route est quasiment vide, c'est dimanche et visiblement pas de trafic dans l'agglomération. Magelang, on m'indique à nouveau, le plus gentiment du monde, le bus suivant à destination de Wonosobo. Je m'assieds, nous démarrons, synchronisation parfaite. Le bus est quasi vide et j'occupe la large banquette arrière. Les sièges se remplissent en chemin. Les passagers attendent au bord de la route, où bon leur semble, il leur suffit d'un signe de la main pour que nous nous arrêtions.

Les sièges sont loin d'être tous occupés, pourtant un homme veut absolument s'asseoir à côté de moi. Il me parle en Bahasa (ce qui est courant ici, même si vous tentez d'expliquer que vous ne parlez que l'anglais), puis me propose de la marijuana, ce que je m'empresse de refuser net. Je suis sur mes gardes depuis que j'ai quitté Yogya, mais là je me méfie doublement. Il ne cesse de regarder mes poches, puis recommence à me parler. Je regarde fixement ses mains, au cas où elles s'avèreraient baladeuses. Il sent que je suis sur mes gardes et que je ne serai pas une proie facile. Il s'éloigne puis s'endort, ce qui m'arrange bien, je peux relâcher la garde. Plus tard, il paye nettement moins cher que moi son billet, ce qui signifie qu'il descendra bien avant moi. Je ne l'aurai pas dans les pattes toute la journée. Quelques kilomètres plus loin il quitte le bus, pour mon plus grand soulagement.

A Wonosobo, je prends d'abord un Angkot qui me conduit à la gare routière des bus pour Dieng, qui n'est évidemment pas celle où j'ai atterri. Je suis coincé à l'avant, entre la portière et le pauvre homme qui m'a proposé de se pousser pour me laisser monter. Chaque fois que le chauffeur change de vitesse, mon malheureux voisin se prend un coup de levier dans la cuisse.

Enfin le dernier bus pour Dieng. Il suit une route sinueuse, le long d'une pente vertigineuse. La plupart de mes voisins sont des paysans travaillant dans les champs potagers qui recouvrent les montagnes à perte de vue. Les paysages sont impressionnants. Une légère brume s'accroche dans les cols et sur les sommets. Mon plaisir sera gâché par le préposé aux tickets qui me demande 10'000

Rp, que je paie, ne connaissant pas le prix pour ce trajet. Une fois l'argent en mains, il adresse quelques mots à tous les passagers qui éclatent de rire instantanément. Je sors immédiatement mon Lonely Planet et vois que le prix du voyage est de 4'000 Rp. J'ai beau réclamer qu'il me rembourse, il feint de ne pas comprendre. Il m'a eu, c'est trop tard ! J'abandonne, je ne peux pas m'énerver pour quelques centimes, même si j'ai payé 2.5 fois le prix...

Arrivés à 2100 mètres, au plateau de Dieng, on me dépose devant les deux seules guesthouses, voisines, du lieu. Je choisis celle de gauche qui semble plus avenante : personne. Je me rabat sur la deuxième. Le propriétaire, très aimable me montre les chambres disponibles, ce n'est pas le grand luxe, mais je ne compte rester qu'une nuit, cela fera donc l'affaire.

Je pars me balader dans le village situé à une extrémité du plateau. L'air est frais en cette fin de journée et la nuit s'annonce glaciale. Je grimpe jusqu'à un petit temple surplombant le plateau. Partout, des collines défrichées, aménagées en terrasses, sur lesquelles poussent quantité de légumes. Les enfants ont toujours le même « hello mister » à la bouche. Ils me demandent de les prendre en photos à la sortie de l'école coranique, petit jeu auquel je m'adonne avec plaisir.

Je redescends et me dirige vers les restes de quatre petits temples situés au centre du plateau, au milieu des plantations. Ce sont des temples de style Angkorien, en bon état (enfin, ce qui reste de ce temple autrefois important). La visite ne dure guère plus de 10 minutes et je décide de rejoindre, non loin de là, un terrain de football entouré de palissades. Je franchis l'enceinte et découvre des centaines de spectateurs occupés à suivre le match entre équipes de la région. J'apprends qu'il s'agit d'un tournoi qui dure depuis plusieurs jours. Le terrain est loin d'être plat et visiblement l'équipe locale, qui doit connaître trous et bosses par cœur, semble dominer la partie. Point de lignes au sol, les spectateurs sont assis tout autour du terrain (délimité par quoi ?) et le ballon est en sortie lorsqu'il touche l'un des accroupis du public.

Retour à l'auberge où je rencontre Steve, voyageur long cours, à qui je pose toutes les questions en suspens concernant les ballades dans la région. Depuis deux jours il marche dans les environs. J'établis donc un itinéraire pour le lendemain matin. Je commencerai tôt afin d'être de retour en début d'après-midi. Cela me laissera la fin de la journée pour arriver à Borobudur. Jane nous rejoint, j'en profite pour peaufiner mon itinéraire. Elle m'explique également où passer pour éviter de payer les taxes d'entrée aux différents points d'attraction.

Steve est passé par le Bromo et s'avère être une excellente source d'information pour la suite de mon voyage. Jane a visité l'hôtel voisin avant de s'établir dans celui-ci : sordide. Le notre est de loin le meilleur. Bon choix... Mes compagnons d'un soir me glissent tout de même qu'ils occupent chacun l'une des deux chambres VIP de l'auberge et semblent dire qu'elles sont bien plus confortables que la mienne. Vérification immédiate dans l'espace VIP de Steve : lino sur le sol et la porte, murs d'un blanc douteux... la chambre est grande et a de vraies toilettes (seul vrai luxe mes yeux), dans une salle de

bains que je n'ai pas. Nous palabrons en prenant notre repas avant de regagner nos chambres peu avant 20h. Demain matin, le réveil sonnera tôt pour tout le monde.

A Java, quasiment sur l'équateur, il fait nuit vers 18h, l'activité générale s'arrête très tôt, pour reprendre au lever du jour, vers 6h.

Losmen Bu Djono

25'000 Rp - chambre minuscule avec deux lits.

Salle de bains commune / eau chaude.

Jour 11

Plateau de Dieng – Borobudur

5h30, froid polaire. Personne n'est réveillé. Pour sortir de l'auberge, une petite porte sur le côté, fermée de l'intérieur avec un verrou, la porte principale est fermée à clé. En chemin, les échoppes sont encore fermées, le soleil ne s'est pas encore levé. Quelques hommes agglutinés à l'arrière de pick-up partent aux champs. Jane m'a indiqué, la veille, le chemin à emprunter pour ne pas avoir à payer l'entrée de chacun des sites. Un cabanon, un petit mur en béton, il suffit de passer par l'arrière... le petit chemin mène à un lac autour duquel danse la brume matinale. Croisé autour du lac, trois pêcheurs éternellement accroupis dans de grandes herbes, ils me saluent discrètement.

Je parcours le sentier le long des deux petits lacs lorsque le soleil fait son apparition au sommet des montagnes alentours. Je rejoins la route goudronnée et croise en chemin de nombreux écoliers en uniforme. Nous sommes lundi et c'est jour de rentrée scolaire, c'est une première pour plusieurs d'entre eux.

Je traverse un petit village, les femmes sont aux fenêtres, surveillant leur progéniture qui disparaît au loin, sur la route du savoir et de la connaissance.

Plus loin, sur le flan de montagne opposé, j'aperçois les fumerolles de plusieurs petits cratères. Je coupe à travers champs pour rejoindre cette zone volcanique active. D'abord quelques trous remplis d'eau chaude, des bulles éclatent à la surface, une vapeur blanche est balayée par le vent léger. A quelques dizaines de mètres, un cratère plus impressionnant, une colonne de vapeur s'élève dans le ciel bleu foncé.

C'est un grand trou, d'un diamètre d'environ dix mètres, profond de deux. A l'intérieur, une eau noire et lourde, comme chargée de pétrole, en ébullition qui provoque un bruit infernal. Une vapeur de soufre intense s'en dégage. Brûlures, voir plus, à celui qui tomberait ou glisserait dans le cratère...

Le site est désert, un vingtaine de d'échoppes à l'abandon occupent l'entrée de ce parc volcanique. Je rejoins le village de Dieng à l'extrémité opposée de l'auberge. Deux bonnes heures de marche avant que je trouve enfin des biscuits et de l'eau pour mon petit déjeuner. Le musée de Dieng est fermé, personne en vue, passons...

L'heure est encore matinale et je décide de prolonger la balade jusqu'à un autre village à quelques pas de là, puis retourne à l'hôtel pour un deuxième petit déjeuner. Il est à peine 10h. quand je reprends le bus pour redescendre dans la vallée.

Cette fois, je paie le prix juste, 4'000 Rp, pas plus. D'un coup, dans un virage sinueux, le bus s'arrête, il ne va pas plus loin, il faut prendre le suivant. Tout le monde s'exécute. Mille et un arrêts pour faire

monter et descendre pelle mêle paysans allant à la coopérative, écoliers rentrant de l'école, vieilles femmes se rendant au marché. Arrivée à Wonosobo. Un, puis deux, puis trois bus différents pour arriver à Borobudur.

Dans le dernier bus (Magelang-Borobudur) on me demande 5'000 Rp. Je n'arrive pas à voir ce que paient les autres passagers. Après moi cependant, le petit vieux assis à mes côtés paie 1'500 Rp., le prix indiqué dans mon LP pour ce trajet. Je demande ma monnaie. On me dit que j'ai payé le juste prix, j'en doute. Je dis que le vieux à côté de moi a payé beaucoup moins... oui, oui, il va moins loin que toi, me répond t-on. Je suis à l'avant du bus et il ne faut pas trois minutes pour que le bus s'arrête et que mon voisin soit appelé avec vigueur à l'arrière du bus, comme si il devait descendre. Je ne l'ai pas vu par la fenêtre, je ne saurai jamais si il est vraiment descendu ou si il a dû se cacher à l'arrière pour éviter que je demande mon reste !

Borobudur, l'une des trois merveilles d'Asie. Je dégotte un petit hôtel sympathique, agrémenté d'un grand jardin et d'un bon restaurant, dans le village voisin. Je m'installe, mange et décide d'aller visiter ce temple à la masse colossale que j'ai entraperçu en cherchant de quoi me loger.

Ticket d'entrée : 10\$ pour les étrangers, pour les locaux, 1'500 Rp, discrimination positive ? négative ? Les tickets du lendemain ne sont pas disponibles la veille comme à Angkor au Cambodge par exemple, où l'on peut profiter du coucher de soleil « à l'œil ». Si je veux rentrer ce soir, ce sera 10\$ puis à nouveau dix demain. Business is business !

Une bière sur la terrasse d'un hôtel chic au pied du temple, la bière est onéreuse, mais le spectacle du soleil couchant n'a pas de prix. Retour dans mon modeste hôtel pour de délicieuses nouilles frites, quelques heures seulement après y avoir dégusté un merveilleux riz au crabe.

A peine 18h, je m'endors profondément. Mon sommeil est troublé au milieu de la nuit par des bruits étranges que je crois être des voleurs. Un coup d'œil par la fenêtre, ce ne sont que mes voisins qui se couchent à 22h...

Hôtel Pondok Tingaa

Chambre avec salle de bains, 60'000 Rp + taxes

Rabais de 10% obtenu facilement.

Propre et calme, personnel attentif et sympa.

Jour 12

Borobudur – Yogyakarta

Ouverture du temple à 6h, j'y suis. Le jour se lève, mais un épais brouillard a envahi tout le plateau de Borobudur. Pas grand monde aux alentours. Il faut dire que peu de gens dorment ici, le temple fait généralement l'objet d'une excursion d'une journée depuis Yogyakarta.

Afin de mieux cerner l'immense structure qu'est Borobudur, je commence par en faire le tour puis, monte directement au sommet des quelques 130 marches. Evidemment, il faudrait effectuer cette visite avant d'être allé à Angkor, l'immensité de la cité khmère réduit presque Borobudur à un minuscule temple d'apparat. Comme je l'ai lu quelque part un jour, Angkor, devrait être vu à la fin de sa vie, car on ne rencontre jamais plus quelque chose d'aussi impressionnant. Passons.

Borobudur reste un exemple d'architecture bouddhique unique. Septante-trois stupas, abritant chacune un bouddha, réparties, au sommet de l'édifice, sur des terrasses. Je parcours les neuf étages du temple, et notamment les quatre étages inférieurs sur lesquels se trouvent un nombre important de fresques.

Le soleil dissipe le brouillard et les rayons inondent l'édifice et la vallée environnante. La chaleur devient vite torride et je me réfugie dans le petit musée au pied du temple. De vieilles photos retracent sa découverte puis sa restauration. Deux grandes salles sont consacrées aux fresques. Chaque morceau a été photographié et la scène qui s'y passe décrite dans les moindres détails, je passe rapidement.

Je quitte le temple vers 10h. pour me précipiter à l'hôtel où j'engloutis un « american breakfast ». Il coûte quasiment le prix de la chambre... qu'à cela ne tienne...

Une calèche tirée par un cheval me conduit à la gare routière. Le bus est sur le départ, je l'attrape au vol. Un bus direct pour Yogya aurait été trop beau. Une ville dont je ne retiens pas le nom, il faut changer de bus, on m'indique l'endroit où attendre, sous le panneau « Yogya » tout simplement. Trente minutes plus tard, rien... nous sommes plusieurs à attendre, que des locaux, je me dis que c'est le bon endroit, mais non... un homme me dit que le bus pour Yogya, c'est sur la grande route à 500m d'ici qu'il faut le prendre.

L'homme qui m'a dirigé sur le bon chemin va également en ville, nous montons dans le même bus, il paie même mon ticket au préposé afin que je ne sois pas automatiquement « surtaxé » en tant que touriste. Je le rembourse plus tard en le remerciant chaudement.

A Yogya, je regagne l'hôtel où j'avais laissé une partie de mes affaires. Je prends cette fois une chambre au premier étage, sur une coursive qui domine la piscine. Une baignade bien méritée, puis je pars arpenter les rues avoisinantes à pied.

Je n'ai pas eu affaire au pickpocket dans les bus, mais maintenant c'est aux vendeurs de batiks qu'il faut se soustraire. Bon anglais, bonne présentation, sympathique, on serait presque tenté de les suivre dans leur boutique. Je leur demande à chaque fois de me faire un petit plan au cas où je passerai dans leur rue. Cela suffit pour qu'ils me lâchent. J'ai un goût très modéré pour cet art.

Un pepper steak / frites mayonnaise pour fêter mon retour en ville.

Hôtel Perwista Sari

sur Prawiro Taman I

80'000 Rp. - Chambre double et salle de bains + clim

Piscine / petit déjeuner inclus / clame et bien situé.

Jour 13

Yogyakarta

Journée consacrée à la visite de la ville. J'ai décidé hier de rentrer deux jours plus tôt, je dois donc soigneusement préparer le programme des jours suivants. Deux jours à Yogya, deux au Bromo et un détour par le Kawah Ijen, à l'est de l'île. Compter encore un jour de transport entre chacune des destinations.

Balade à pied à l'intérieur de l'enceinte fortifiée, le « vieux » Yogya. Visite du Water Castel, palais reconstruit dans un style qui ne doit pas avoir grand-chose à voir avec la bâtisse de l'époque. Une succession de bassins insignifiants, entrecoupés de petits bâtiments trapus. L'ensemble est monochrome, les murs, les toits, les bassins, les intérieurs ont été peints en blanc cassé virant au rose. D'une grande tristesse. Le tour est vite fait et je ne m'y attarde pas. L'édifice est déjà envahi par des hordes de touristes regroupés.

Les alentours du palais s'avèrent nettement plus intéressants, une mini ville dans la ville, cernée d'un haut mur blanc. Des ruelles étroites recouvertes par les toits en pente des maisonnettes qui les bordent. Quartier dont on aurait réduit l'échelle. Déambulations dans ces paisibles allées ombragées, protégées de soleil brûlant. A l'extrémité sud, le marché aux oiseaux.

Ici se vendent quantité d'oiseaux (et autres bestioles) de toutes sortes et couleurs. Chacun son perchoir, chacun son cri. Les pigeons semblent recherchés, des échoppes entières sont spécialisées. Dans d'autres, on trouve singes, serpents, lézards, chauve-souris, chiots, chats et autres petits animaux enfermés dans de minuscules cages. Le sort de la chauve-souris m'attriste particulièrement, suspendue au plafond, elle est plus longue que sa cage, ce qui l'oblige à se contorsionner pour poser sa tête au sol.

Une partie du marché, tout aussi passionnante, est occupée par l'élevage d'insectes cafards, vers et fourmis en quantité astronomique afin de nourrir cette grande ménagerie aux oiseaux.

Direction le Kraton, palais du sultan. Immense palais au cœur de la ville. De grandes cours, au milieu desquelles se trouvent de petits pavillons d'architecture javanaise. Sous le premier, des instruments de musique, sous le suivant, des chaises qui servaient au transport du propriétaire des lieux. Quelques dorures par-ci par-là. Le site est vaste, l'intérêt suscité plutôt modéré. Une galerie de portraits des différents sultans, installée dans les anciennes cuisines, aux murs carrelés de blanc est du meilleur goût... La seconde galerie présente des photos du dernier sultan... à l'école... à cheval... au service militaire... en parade... trépidant !

Cette visite, même courte, sous un soleil de plomb, m'a épuisé. Quarante cinq minutes de marche pour atteindre le graal : un Big Mac- frites – coca cola, avalé en trois minutes.

Retour à l'hôtel en becak. Derrière ce nom barbare se cache un vélo pousse-pousse à trois roues, un siège à l'avant entre les deux roues, le pédaleur à l'arrière sur le vélo. La ville en est truffée. L'inconvénient notoire de ce mode de transport est que le passager se trouve à la hauteur exacte des pots d'échappement des bus, qui crachent généralement une fumée noire probablement nocive. Chaque trajet en becak réduit votre espérance de vie de quelques jours.

Petite sieste, puis becak dans l'autre sens en direction du grand marché de Yogya. C'est l'un des plus grands marchés que j'ai visité. Hélas, il est déjà 16h. et les vendeurs commencent à ranger. Je note un détail intéressant, le volume d'un stand en activité est divisé par 10 ou 20 une fois que son propriétaire l'a rangé. Alors qu'il n'est pas facile de se faufiler entre les étals, la marchandise déborde littéralement sur les allées voisines, suspendue au plafond, empilée sur le sol, entassée sur le comptoir, tout disparaît en fin de journée pour qu'il ne reste plus qu'une grosse armoire à laquelle pendent quelques cadenas.

Une vendeuse de sous-vêtements féminins me fait la causette en gardant un œil sur la clientèle. La discussion est franche et sincère, elle n'a rien à me vendre, j'en suis convaincu. D'ailleurs, tous les gens croisés au détour d'une allée sont forts sympathiques. Un « hello » à un marchand donne toujours droit en retour à un large sourire, la plupart du temps agrémenté d'une série de dents à faire pâlir n'importe quel dentiste.

Je me promets d'y retourner le lendemain pour faire quelques photos. Emplettes, billet d'avion pour le retour à Djakarta et cybercafé au programme pour la fin de journée.

18h. goûter : glace maison ananas menthe, 19h. apéritif : cocktail de crevettes et avocat accompagné de quelques Bintang. La soirée commence et se finit au ViaVia Café, sis en face de mon hôtel. On trouve le ViaVia Café à Dakar, Katmandou, Buenos Aires, Zanzibar, Mopti et dans bien d'autres villes. Initiative remarquable en provenance des Pays-Bas... pour en savoir plus www.viaviacafe.com.

Hôtel Perwista Sari

sur Prawiro Taman I

Chambre double et salle de bains + clim 80'000 Rp.

Piscine / petit déjeuner inclus / clame et bien situé.

Notes de voyage

Petits boulots aperçus en chemin

Route Magelang – Wonosobo

Casseuse de cailloux

Tout au long des kilomètres, sous de petites huttes, des femmes accroupies cassent de gros cailloux pour en obtenir de plus petits. Le travail ne semble pas manquer. De gros tas de cailloux attendent ces ouvrières qui, équipées d'un simple d'un marteau, multiplient les pierres à longueur de journée.

Carrefourier

Sans doute le job qui occupe le plus de monde à l'ouest de Java. Vu un peu partout, du Puncak Pass à Bogor, de Cipanas à Pangandaran. Sur la route de Yogya, la profession décline, remplacée par des feux de circulation.

Vous habitez près d'un carrefour ? Allez au marché, achetez-y un sifflet qui fait un maximum de bruit et éventuellement (c'est en option) un drapeau rouge. Placez-vous à « votre » carrefour, un endroit où une route secondaire débouche sur une principale, ou encore sur une route étroite, au sommet d'une colline où l'on ne peut pas croiser et le tour est joué. Sifflez, agitez votre drapeau et devenez maître de la circulation : passera, passera pas, priorité à celui là... organisez le trafic du mieux que vous pouvez et n'oubliez pas de tendre la main au passage afin que l'automobiliste puisse y déposer quelques pièces. A Java, cela fonctionne... parfois même sous l'œil bienveillant de la maréchaussée, bien contente que d'autres s'occupent des tâches ingrates à leur place. On s' imagine aisément, vu la corruption qui fait rage dans le pays, qu'un policier puisse « louer » son carrefour contre une petite commission et ainsi stimuler l'emploi local...

Jour 14

Yogyakarta

La loueuse de moto d'en face m'avait demandé la veille à quelle heure je voulais partir. J'avais répondu : vers 8h... elle avait bien rigolé en me disant qu'à cette heure là, je ne serai jamais debout ! En théorie elle n'avait pas tort, mais c'est oublier qu'ici, le soleil se lève à 6h, peu après le muezzin. Ce matin je suis levé avant même qu'elle n'ouvre son échoppe.

Me voilà au guidon d'une Honda, dans les rues animées de Yogya. La conduite n'est pas très différente de celle que j'ai adoptée en Thaïlande ou au Vietnam. Je commence par me rendre au marché, suivant une route soigneusement repérée hier. Et puis c'est le départ en direction des temples de Prambanan, à 17km de là. Pour sortir de la ville, c'est un véritable labyrinthe de sens uniques et de détours pour finalement atterrir sur une quatre voies pas trop chargée en trafic.

Vingt minutes plus tard, j'arrive à Prambanan, je parque ma moto dans un « Moto Parkir » prévu à cet effet, on en trouve absolument partout. Pour 500 Rp, quelqu'un surveille, pour une durée indéterminée, votre moto et votre casque. A chaque « Parkir », on reçoit un petit coupon, ce qui fait que si l'on s'arrête souvent, à la fin de la journée, les poches en sont pleines. Il devient alors difficile de retrouver le bon ticket pour récupérer son engin !

Je dois à nouveau payer 10\$ pour l'entrée aux temples, privilège réservé aux étrangers, les locaux ne paient de 7'000 Rp. Je décide de me passer d'un guide et je fais bien : à peine arrivé sur le site du complexe principal, deux étudiantes se présentent à moi. Elles étudient à la haute école de tourisme et proposent de me faire la visite guidée afin de pratiquer leur anglais.

A Borobudur, ce sont des étudiants en examen qui m'avaient fait une brève introduction à propos du monument, sous l'œil attentif des examinateurs. Cette fois la visite est beaucoup plus complète et plus aucun détail ne peut m'échapper. Le principal ensemble compte cinq temples et nous les parcourons un par un, méticuleusement. J'arrive à échapper de justesse à l'histoire de Rama, gravée dans les bas-reliefs, que je prétends connaître sur le bout des doigts pour abrégé un peu la visite.

En fin de visite, j'ajoute un commentaire dans leur carnets respectifs qui dira qu'elles furent d'excellentes guides et que leur anglais était parfait, même si j'avais plutôt l'impression d'un texte appris par cœur et récité parfois avec difficulté.

Les temples sont en cours de restauration, cela n'empêche pas l'ensemble d'être très impressionnant et de rivaliser d'intérêt avec Borobudur. Je parcours longuement, seul cette fois, le plus grand des temples avant de me rendre à 1km de là, vers trois plus petits temples. Déception, ils sont fermés au public et d'après ce que je peux apercevoir, en piteux état. Dommage... Les grands

jardins autour des temples sont quasi déserts et je profite de l'ombre de quelques grands arbres pour prendre du bon temps.

Quelques heures plus tard, je suis à nouveau sur ma moto, en direction de Kaliupang, petit village perché sur les contreforts du gigantesque volcan Merapi. La route, entre rizières et cultures, vient d'être refaite, malgré le peu de trafic y circulant. Fort agréable...

Une petite heure suffit pour atteindre le village. Au bout de la route, un parc forestier, lieu de drague par excellence. De jeunes couples se bécotent discrètement dans chaque recoin. Ce n'est pas ce spectacle que je viens voir ici, mais bien le magnifique panorama sur le volcan et ses rivières de lave solidifiées. Le sommet du volcan est recouvert de nuages, mais cela n'en reste pas moins un paysage étonnant.

Une courte marche mène à des grottes, en fait trois trous dans montagne, sans grand intérêt. Je rejoins l'entrée du parc, à côté de laquelle une cahute propose boissons et plats chauds. J'engouffre un succulent plat de nouilles frites accompagné d'un coca rempli de glaçons maison..... J'hésite, il fait très chaud... mais vu l'état de la cuisine, que je peux apercevoir d'où je suis assis, je me demande si mon estomac va supporter ? Je prends le risque... sans soucis !

De retour à Yogya, la piscine de ma guesthouse est fermée pour cause de nettoyage, dommage, moi qui rêvais d'un bon bain depuis que j'avais entrepris le trajet du retour. La journée se termine avec l'organisation des jours suivants et notamment le transport jusqu'au Bromo.

Hôtel Perwista Sari

sur Prawiro Taman I

Chambre double et salle de bains + clim 80'000 Rp.

Piscine / petit déjeuner inclus / clame et bien situé.

Jour 15

Yogyakarta – Mt Bromo

Trois cents kilomètres, neuf heures de trajet pour rejoindre le Mt Bromo. Le bus qui doit me prendre est déjà en retard ce matin, cela signifie que nous arriverons tard ce soir. A 9h30 un 4x4 déboule devant mon hôtel, j'embarque. Quelques centaines de mètres plus loin, un hôtel 5 étoiles, avec check point et fouille à l'entrée du parking, un couple d'allemands m'accompagnera durant ce voyage. Sympathiques, ils parlent français, nous en profitons pour échanger quelques impressions de voyage, bien que nous ne logions pas dans la même catégorie d'établissements...

J'hérite de la place du mort, à coté de notre chauffeur qui ne parle pas un mot d'anglais. Heureusement que mes compagnons ont de bonnes notions de Baasa, cela nous permet d'obtenir quelques précisions sur notre itinéraire.

La première heure, notre chauffeur est bien calme sur la route. Est-ce bien un chauffeur indonésien, me demandais-je. A peine cette pensée dissipée, la question ne se pose plus : les instincts primaires de conduite, similaires chez la plupart des locaux, refont surface.

Usuellement très habile, un conducteur dépasse à peu près tout le temps, n'importe quel véhicule, à n'importe quel moment, mais toujours à grande vitesse. L'art absolu consistant à se remettre dans sa file quelques mètres avant de se retrouver encastré dans le véhicule qui vient en sens inverse.

Malheureusement notre chauffeur ne fait pas exception à la règle, mais en plus il n'est pas attentif, ce qui revient à dire que nous sommes vraiment en danger. Deux fois nous avons sincèrement pensé que nous allions avoir un très grave accident.

Nous roulions en file indienne, environ 80km/h (le compteur est débranché, impossible de savoir vraiment quelle est notre vitesse). Le car devant nous s'arrête, tout comme la file de voitures, mais notre chauffeur ne le voit pas. Nous hurlons... mais c'est déjà trop tard, impossible de s'arrêter sans emboutir l'arrière du car... notre chauffeur donne alors un violent coup de volant à droite pour que l'on se retrouve sur la voie en sens inverse. Une chance incroyable, à cet instant, aucun camion, nombreux sur cet axe, ou autre véhicule, n'arrivait en sens inverse.

Rebelote quelques minutes plus tard, à peine le temps de se remettre de nos émotions. Un bus s'immobilise au milieu de la chaussée, il s'apprête à tourner à droite et donc couper la voie en sens inverse, mais notre chauffeur ne le voit pas et décide, à ce moment précis, de se lancer dans un dépassement, par la droite évidemment. Le chauffeur du bus a pu freiner à temps, c'est à dire à 10 cm de la carrosserie de notre 4x4. Notre chauffeur, par contre, ne semble même pas s'être aperçu de quelque chose.

Le couple d'allemands m'apprend que le jour précédent ils se sont rendus à Borobudur avec ce même chauffeur et que celui-ci avait perdu l'un de ses rétroviseur contre une autre voiture. Plutôt inquiet, je fais des mimes au chauffeur pour lui demander de se calmer un peu. Lorsque nous apercevons une carcasse de camion lourdement accidentée nous lui faisons comprendre que nous ne souhaitons pas mourir sur cette route... réponse dans un grand éclat de rire : Okay Okay !

Les heures passent et nous n'arrivons toujours pas. Neuf, dix puis onze heures de circulation dense avant de rejoindre le Bormo. Un magnifique lever de lune s'offre à nous dans les derniers virages avant Cemero Lawang.

Petite balade nocturne dans le village, la nuit claire laisse entrevoir les silhouettes des volcans situés eux-mêmes au centre d'un cratère géant.

Je suis bien content d'avoir réservé une chambre avec eau chaude, la température ne doit pas être loin de 0°...

Hôtel Café Lava

110'000 Rp - Chambre standard avec salle de bains et eau chaude.

Bon restaurant, staff excellent.

Jour 16

Mt Bromo

Deux heures de marche pour atteindre un point de vue spectaculaire, dominant les volcans et la mer de sable, d'où l'on observe le lever du soleil. Mon réveil est réglé à 3h30... mais au moment où il sonne, cela me paraît bien trop matinal pour partir marcher et je me rendors instantanément.

Réveillé cette fois, naturellement, vers 7h. je prends mon petit déjeuner à l'hôtel avant d'entamer la marche pour atteindre le point de vue. L'objectif se trouve à 2700m, au sommet d'une montagne qui domine le cratère géant.

Je quitte le village, en direction de l'ouest, sous un magnifique soleil. La route serpente à travers les vergers. Au pied de la montagne, le chemin se met à grimper dans une forêt éparse qui laisse déjà apercevoir, par endroits, la vue sur les volcans environnants. Je rencontre les lève-tôt qui redescendent du sommet après avoir profité du soleil levant.

Le sommet est accessible en 4x4, option choisie par la majorité (des fainéants et des pressés). Les trois personnes que je croise sur leur chemin de retour m'avouent qu'il devait y avoir au moins 400 personnes perchées au sommet ce matin là vers 5h30, aux premières lueurs du jour.

Les points de vue se succèdent tout au long du chemin et au fur et à mesure que l'on grimpe en altitude, l'horizon s'étend toujours plus loin, sous un ciel bleu intense.

Une heure et demie plus tard, je suis au sommet. Toutes les boutiques et autres warung sont déjà fermés. L'endroit est absolument désert et je suis seul pour apprécier cette vue incroyable à 180° sur l'un des panoramas les plus extraordinaires de mon voyage.

Après avoir profité de ces instants magiques, je regagne mon hôtel par le même chemin, en moins d'une heure. Mon ventre crie famine alors qu'il n'est que 11h, la cuisine de l'hôtel n'ouvre qu'à 13h. En insistant un peu, à midi, le cuisiner me prépare tout de même un bon plat de pâtes avant que je reparte marcher à l'intérieur du cratère cette fois.

Une vingtaine de minutes suffisent pour atteindre le fond du cratère et la mer de sable. Puis, c'est une marche en direction des volcans dans un désert qui semblait, vu de haut, complètement plat. En réalité il ne l'est pas du tout, de nombreuses petites dunes jalonnent l'étendue de sable noir très fin. Les pieds s'enfoncent légèrement, la marche devient plus lente.

Les contreforts du Bromo. Une coulée de lave solidifiée qui donne à l'ensemble un aspect lunaire. De nombreux chemins informels permettent d'atteindre les 200 marches qui mènent au sommet du volcan.

Ce que je viens de parcourir à pied, la majeure partie des visiteurs (toujours les même fainéants et pressés) le fait en 4x4, après être redescendus du lever du soleil. Les jeeps ne pouvant accéder directement au pied des escaliers, perchés à mi-hauteur du volcan, les touristes sont transbordés sur de petits chevaux. Cela leur évite d'avoir à fournir le moindre effort pour parcourir quelques centaines de mètres entre leur voiture et les escaliers (eh oui, les escaliers doivent être montés à pied, trop raides pour les chevaux, mais également pour certains touristes qui n'ont pas du faire le moindre effort depuis très longtemps...).

Le cratère est actif, une épaisse vapeur de soufre s'échappe d'un trou béant dont on se demande bien ce qu'il y a au fond. Je décide de marcher sur la crête sommitale du volcan et d'en faire ainsi le tour. Le sentier, étroit, bordé des deux côtés de pentes abruptes, invite à la prudence. Un pas de travers et cela peut très mal se terminer. A mi-parcours, l'endroit est idéal pour observer le cratère adjacent à celui du Bromo. Au second plan, le mont Semeru crache, toutes les 20 à 30 minutes, un impressionnant panache de cendres.

Le chemin sablonneux devient étroit, friable. Plusieurs portions sont affaissées et ont complètement disparu. Il faut redoubler de prudence. Je traverse la mer de sable en sens inverse, à l'horizon le soleil disparaît derrière la crête du cratère principal.

Dans la grande salle à manger de l'hôtel, je rencontre deux hollandais, Rudi et Jeroen, qui ont entrepris un long voyage. Déjà 15 mois passés en Asie centrale et Asie du Sud-Est. Le repas du soir est l'occasion de nombreuses palabres, activité qui occupe bien des soirées lorsque l'on est en voyage.

Chris, qui travaille dans mon hôtel, m'avait dit qu'il allait se renseigner sur les transports en direction du Kawah Ijen, à une demi journée de route en voiture. Il y a bien un couple, qui s'y rend le lendemain, mais... il y a beaucoup de mais... et en plus cela va coûter très cher, car c'est soi-disant très loin... En insistant un peu, il accepte d'appeler le chauffeur qui conduira le couple. Le tarif, uniquement pour le trajet, est de 150'000 Rp, je tente de négocier mais rien n'y fait, au téléphone mon interlocuteur refuse d'entrer en matière. Si je veux aller au Kawah Ijen, ce sera ce prix... je suis bien obligé de m'y résoudre sous peine de perdre ma journée dans les transports publics... je ne sais même pas si un bus se rend à Sempol, le village au pied du volcan. J'ai quand même l'impression de me faire arnaquer... la commission que Chris va empocher sera copieuse, j'en suis sûr !

Hôtel Café Lava

110'000 Rp - Chambre standard avec salle de bains et eau chaude.

Bon restaurant, staff excellent.

Jour 17

Mt Bormo – Kawah Ijen

Je retrouve les deux hollandais de hier soir pour le petit déjeuner, ils m'apprennent qu'ils tiennent à jour le site www.bolletjeom.nl qui relate leurs pérégrinations pour leur famille et leurs amis.

Après avoir préparé mon sac, je regagne la salle et manger et là, autant surpris que moi, je retrouve Antoine, rencontré sur le bateau entre Cilacap et Pangandaran. Il vient d'arriver et prend son petit déjeuner. En attendant mon bus, je m'installe à sa table et nous échangeons quelques commentaires sur nos itinéraires respectifs.

A l'heure de partir, je me retrouve à l'arrière d'un minibus, coincé entre deux gros hollandais fort peu sympathiques. Heureusement, cela ne dure que le temps de rejoindre Probolinggo, au pied du massif montagneux. Après avoir déposé les voyageurs en partance pour Bali, je me retrouve seul dans le minibus avec un couple de français qui se rend comme moi au Kawah Ijen. J'en profite pour glaner des informations à propos de notre destination dans le guide du Routard, pour une fois bien plus complet, sur ce sujet, que le LP... et pour cause, il n'y a quasiment que des Français ou des francophones qui s'y rendent !

En route, nous faisons une rapide halte au bord de la mer afin de nous ravitailler. Sur la plage, des bateaux aux voiles multicolores sont à l'ancre. Si j'en avais eu le temps, c'est avec plaisir que j'aurais accepté la proposition d'un batelier de m'emmener faire un tour au large (contre monnaie locale bien évidemment). Mais il faut déjà repartir.

Nous rejoignons la route de montagne qui mène au volcan. C'est cette route que je devrai reprendre en sens inverse pour retourner à Surabaya. Je vais devoir me débrouiller seul, car tous les minibus et leurs occupants repartent en direction de l'est et de Bali par l'autre côté de la montagne. D'ailleurs, sur cette route, nous ne croisons, pendant plus de deux heures, que quelques camions et motos. La route est étroite et s'enfonce dans les plantations de canne à sucre. Je commence à me faire du souci pour le retour... heureusement que j'ai prévu un jour entier pour regagner la capitale régionale, Surabaya.

En regardant de plus près la carte, je me demande si je n'aurai pas plus vite et mieux fait de me rendre à Bali, puis de prendre un vol entre Denpasar et Jakarta. Mais l'idée de traverser Bali juste pour me rendre à l'aéroport ne me plaît pas. Je resterai donc sur l'île de Java, mon vol Surabaya-Jakarta étant de toute manière déjà réservé.

Notre chauffeur refuse de me déposer là où je souhaite loger : le seul hôtel décrit dans mon guide de voyage, une plantation de café qui possède quelques chambres. Je dois aller au même endroit que

mes compagnons qui ont affrété ce bus, pas question de faire un détour pour moi, bien que les deux français n'y voient pas d'inconvénient.

En consultant le Routard, il s'avère qu'une deuxième plantation offre également un homestay, c'est là que nous nous rendons.

A deux pas des hangars à café et des aires de séchage, une vingtaine de chambres, dans un long bâtiment, s'ouvrent sur une cour intérieure. Douche chaude, piscine (pas très avenante) et même une table de ping-pong sont à disposition.

La température est déjà fraîche en cette fin d'après-midi et la douche chaude, plutôt rare à Java, sera très agréable. Le guide qui emmènera les deux français au volcan demain est déjà sur place. Nous sympathisons et j'en profite pour me renseigner sur le volcan et surtout sur les moyens de transport dans la région. Trois bus quittent quotidiennement la plantation de café pour se rendre à Bondowoso à deux heures et demi d'ici, au pied du relief. Là-bas je trouverai un bus pour Surabaya... sauvé ! Je n'en suis pas mécontent. Premier bus à 5h, puis 10h. et 13h.

Le Kawah Ijen est à environ 20km d'ici, je cherche à louer une moto sans chauffeur pour m'y rendre et ensuite rentrer à la plantation, mais cela ne semble guère possible. Le guide des français me propose spontanément de m'embarquer avec lui jusqu'au poste de garde, là où commence le chemin qui mène au sommet du volcan. Départ convenu à 5h. C'est tôt, mais vu les possibilités réduites qui me sont offertes, j'accepte de bon cœur.

Au crépuscule, nous sommes rejoints par un couple de jeunes belges, puis une sœur et son frère, originaires de Tours en France. Nous refaisons le monde entre les parties de ping-pong. Chaque partie coûte, à son perdant, une tournée de bière. Je n'y échappe pas ! L'apéro bien entamé, nous passons à table, un excellent repas préparé par les cuisinières locales nous est servi. Malgré la marche qui nous attend tous le lendemain, nous buvons beaucoup (trop ?), et ce jusque tard (pour ici...) dans la soirée. Plus personne n'est debout, même le staff est couché, nous nous servons directement dans la caisse de bières... nous paierons demain !

Plantation de Café Katimor Homestay

Chambre avec salle de bains et eau chaude, inclus petit déjeuner.

Staff charmant.

A 5km de Sempol, tout au bout de la route.

Jour 18

Kawah Ijen

4h15. A peine ai-je allumé la lumière de ma chambre que le chauffeur des français débarque. Il me dit que pour 10'000 Rp, il accepte de m'emmener avec lui, le guide et les français jusqu'à Pos Paltuding, lieu de départ de la marche. Je lui explique que j'ai tout prévu avec le guide hier soir et que nous étions tous d'accord pour que le trajet soit gratuit. De toute façon il y va, alors avec ou sans moi, cela ne lui coûte pas plus cher. Il insiste, moi aussi. Je lui répète que les français m'accueillent avec plaisir dans leur bus... et ce sans déboursier un centime (ce sera bien la première fois que je pourrai bénéficier de quelque chose de gratuit dans ce pays où tout se monnaie).

Nous suivons une route tortueuse, à travers la montagne, jusqu'à l'entrée du parc. Le jour se lève. Je dois payer un droit d'entrée. Mon chauffeur m'annonce qu'il s'occupe des formalités pour moi, il faut juste que je lui donne 25'000 Rp, mais mon LP est formel l'entrée ne coûte que 15'000 Rp. Je me rends moi-même au poste de garde et paie le juste prix, mon chauffeur essayant à nouveau de récupérer quelques milliers de roupies.

Le chemin est large, en pente douce. Quelques porteurs de soufre montent au volcan, les paniers vides, afin d'effectuer la collecte journalière. Au bord du chemin, des paniers remplis cette fois de soufre jaune vif, attendent d'être descendus plus bas. Les blocs de soufre ne semblent pas bien lourds, pourtant ils le sont. Je n'arrive même pas à soulever un « attelage » de deux paniers rempli.

Trente minutes plus tard, le camp de base des porteurs de soufre. C'est ici que le précieux matériau est pesé. C'est ici également que l'on se repose entre deux allers-retours après avoir échangé son panier plein contre un vide.

Une demi heure de plus permet d'atteindre la crête du volcan, balayée par un vent à l'odeur sulfurique. Suivant l'orientation du vent, le visiteur reçoit en pleines narines la vapeur de soufre qui se dégage du fond du cratère. Je poursuis le chemin de crête jusqu'au point le plus élevé. Un air glacial caresse le sommet du volcan. Je suis frigorifié, je peine à me réchauffer avec les premiers rayons de soleil qui se lèvent derrière moi.

En contrebas, un spectacle magique : sur la surface du lac sulfurique, bleu clair intense, des vapeurs éparées dansent dans le vent et forment des tourbillons. Sur la rive, une gigantesque souffrière émet un bruit assourdissant. Je distingue des dizaines de silhouettes en intense activité.

Les porteurs de soufre remontent péniblement leurs paniers chargés de blocs jaunes, plus de 80kg sur les épaules, à travers un sentier escarpé, marquant de nombreux arrêts pour soulager leur dos.

Lu la veille dans le Routard les avertissements concernant la descente dans le cratère pour atteindre la soufrière. Je comprends immédiatement pourquoi les quelques visiteurs présents ce matin là restent au sommet du cratère. Cependant, la descente dans le cratère ne semble pas présenter de risques importants, il faut être vigilant aux vapeurs de soufre, les vents étant très changeants.

J'ai d'autant plus envie d'aller voir comment travaillent ces gens au fond du cratère que la collecte de soufre est un mystère pour moi. J'attache un t-shirt à mon cou, prêt à le passer sur ma bouche et mon nez au cas où je me retrouverai ensouffré.

Je m'engage sur le petit sentier, croise de nombreux porteurs qui semblent épuisés. A plusieurs reprises, je dois m'arrêter, le nuage de soufre s'abat sur moi, la visibilité n'est alors que de quelques mètres et une forte odeur acre m'envahit les narines. Je me couche derrière des pierres près du sol en attendant que le vent change de direction. Les porteurs, eux, ne s'arrêtent pas lors du passage du nuage, je les entends seulement tousser et cracher.

Arrivé au bord du lac, une portion de rive est exempte de toute vapeur. Devant moi, une indescriptible montagne de soufre, percée de tubes en fonte, desquels coule un liquide orange vif. Une dizaine d'ouvriers attaque à coups de bars à mine la masse jaune. Ils cassent de petits morceaux qu'ils entassent ensuite dans des paniers. D'autres récupèrent directement le soufre liquide qui suinte de la montagne pour en faire des sculptures en forme de stalagmites à l'attention des touristes. Les porteurs essayeront ensuite de les vendre en chemin. Pour 2'000 Rp je me porte acquéreur de l'une ces « magnifiques » sculptures orangées, encore toute chaude.

Tout ce petit monde travaille sans aucune protection. Sans masque ni gants, à tour de rôle l'un d'eux escalade les premiers mètres de la soufrière afin d'en détacher quelques gros blocs puis descend rapidement afin de retrouver un peu d'air frais. Je m'assieds sur la rive et observe longuement ces hommes travailler durement. J'en profite, avec leur permission, pour faire quelques photos.

La remontée est pénible, sans comparaison possible avec ce qu'endurent les porteurs évidemment, mais à plusieurs reprises, de violentes rafales m'arrivent par surprise en plein visage. Je dois m'arrêter, me mettre de l'eau dans les yeux et la figure pour faire cesser les picotements. Les porteurs font également de nombreux arrêts, écrasés sous leur lourd chargement.

Je dois dire ici que quelque chose m'échappe : comment se fait-il que tout soit porté à dos d'hommes, engendrant des déformations du dos et sans doute bien d'autres maladies et accidents. Pourquoi les hommes ne mettent-ils par leurs énergies en commun pour faire fonctionner ne serait-ce qu'un téléphérique de fortune entre le fond du cratère et la crête supérieure ? Comment expliquer que les hommes, une fois au sommet du volcan, ne déposent pas le soufre dans une charrette, tirée par un cheval ou un âne ? Le chemin le permettrait largement. Evidemment cela serait moins spectaculaire, moins photogénique pour le visiteur d'un jour. Mais je ne peux cesser de me demander pourquoi ils continuent de porter cette lourde charge sur plus de 3km et ce plusieurs fois par jour.

N'ont-ils pas les moyens d'améliorer leur outil de travail ? Tirent-ils la majeure partie de leur revenu du tourisme ? Je n'ai pas saisi ce qui les pousse, jour après jour à effectuer ce travail toujours de la même manière.

Un garde du parc accepte de me reconduire à la plantation de café contre la modique somme de 20'000 Rp. Englouti un nasi goreng (riz frit – plat national) puis une bonne sieste bien méritée.

Je profite de l'après-midi pour visiter les installations de la plantation de café. Je rentre par hasard dans une immense halle. Une centaine de femmes sont occupées au triage des grains de café, à la fin de la chaîne de production. Je ne passe pas inaperçu, et pour cause : le responsable d'atelier, qui se trouve à l'opposé de la halle, me fait de grands signes pour m'inviter à le rejoindre. Les femmes, alignées le long de rangées de tables, me crient de tous les côtés « photos, photos, photos... » ! Quelques clichés, quelques sourires échangés et l'agitation retombe, chacune retourne à son travail.

En fin de journée, les camions, remplis de grains de café, viennent décharger leur cargaison à l'unité de traitement. Le café est encore sous forme de fruit, avec sa pulpe rouge vif. Les camions défilent, déversant dans de grands bassins les 9 tonnes cueillies chaque jour. Je suis autorisé à monter dans la benne d'un camion pour faire quelques photos. Mes pieds s'enfoncent dans les fruits de café. Je traverse la benne et m'assied sur le toit de la cabine pour observer les ouvriers décharger la cargaison avec de grands râtaux en bois.

Les fruits sont d'abord lavés puis les grains sont extraits, stockés dans un bassin de fermentation, séchés naturellement puis mécaniquement avant d'être triés et emballés. Je peux me promener librement dans toutes les installations et discuter à loisir avec les contremaîtres qui se font un plaisir de me décrire le processus du traitement du café.

Je profite pour faire un détour par la cascade et les sources d'eau chaude proches. En traversant le village adjacent à la plantation, où logent les employés, je suis à nouveau très sollicité pour prendre des photos. Je fais quelques portraits que je promets d'envoyer dès mon retour en Suisse.

La soirée est plutôt tranquille quand, tout à coup, débarque un groupe de français voyageant avec Nouvelle Frontière. Copie conforme des bronzés ! Il y a Bernard, petit gros à moustache qui ne trouve pas sa chambre, Ghislaine et son mari, incapables de faire fonctionner la douche... mais il y a surtout le commandant en chef, vêtu d'un Marcel, il parle fort, règle tout dans les moindres détails, de l'attribution des chambres aux places à table, donne des ordres et, très important, sait tout sur tout. A les entendre se plaindre de tout, je me demande ce qu'ils sont venus faire ici... Le pauvre guide indonésien qui les accompagne fait de son mieux pour satisfaire les caprices de chacun... le pauvre ! Ne souhaitant ni en entendre ni en voir plus, je mange rapidement et vais me coucher.

Jour 19

Kawah Ijen – Surabaya

Décidemment, l'aube ne me lâche pas... Il est à peine quatre heures lorsque j'avale rapidement quelques tartines au miel et une tasse café maison. Bien avant que les bronzés soient réveillés, je range mes affaires et me rends dans le petit village voisin à la recherche de mon bus. Il est bien là... Départ on time à 5h. Mon sac est vaguement posé sur la galerie, au-dessus du toit. Je demande plusieurs fois au commis si il est certain que mon sac restera en place durant tout le trajet. Il me jure qu'il n'y a pas de problème ! Je me demande sérieusement si il arrivera à destination avec moi vu la route qui nous attend. Tout au long de la route, j'ai le regard fixé à travers la fenêtre, espérant apercevoir à temps mon sac tombant dans le ravin au milieu d'un virage séré. Il n'en est rien... 1h30 plus tard j'arrive à Bondowoso... avec toutes mes affaires ! Je m'étais renseigné préalablement sur le tarif, 8'000 Rp, je paie donc le prix juste directement au chauffeur.

De nombreux bus relient cette petite ville de province à Surabaya. Je choisis le modèle VIP, plus rare et plus cher, mais direct et confortable, avec un espace qui me permet presque de rentrer complètement mes longues jambes d'occidental. Le tickettier me demande un prix inférieur à celui figurant dans mon LP, me voilà rassuré ! Il vient s'asseoir à côté de moi, le bus est quasiment vide. Il ne parle pas anglais, mais me montre avec insistance la chaîne qu'il porte autour du cou, au bout de laquelle pend une croix chrétienne. Il veut me faire comprendre que lui n'est pas musulman, comme la majorité des habitants ici, mais bien chrétien. Et toi ? Me demande t-il ? Aussi chrétien ? Ah non, moi mon bon monsieur je n'ai pas de religion... mais c'est peine perdue... on ne peut pas ne pas avoir de religion ici... il me repose plusieurs fois la question et je finis par lui dire qu'effectivement, je suis un fervent chrétien comme lui. « Good, good ! » Il semble rempli de joie à cette idée...

Probolingo, changement de bus. Le tickettier organise tout pour moi, paie mon billet avec l'avance que je lui avais donnée... Je me réveille quelques minutes avant la gare routière de Surabaya. Drôle de retour à la ville après une semaine au calme complet. Etrange effet que de se retrouver sur l'autoroute six voies... Je traîne la moitié de l'après-midi dans un gigantesque centre commercial puis m'endors à nouveau pour une longue sieste. Crevettes et gambas dans un restaurant chinois pour cette dernière nuit javanaise...

Demain, en début d'après-midi j'ai un vol pour Djakarta d'où je m'envolerai pour l'Europe. Avant cela petit détour par le zoo de la ville qui permet de faire passer le temps dans un cadre pas trop désagréable.

Hôtel Paviljoen

65'000 Rp - Chambre double avec salle de bains.

Chambre un peu sombre, mais située dans une belle villa au centre ville.

© court-circuit.ch – 2005-2006

Ce texte ne peut être reproduit en totalité ou en partie sans autorisation de l'auteur.

Des extraits peuvent être cités si ils sont clairement attribués à court-circuit.ch.

Version 1.2 – corrigée le 24.01.2006

Laissez votre trace sur www.court-circuit.ch

Contact : christophe@court-circuit.ch